

BERNARD LORTAT-JACOB

L'ART D'UN PETIT PAYS

“Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs au spectacle, rendez-les acteurs eux-mêmes, faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis.”

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Lettre à d'Alembert*

Irgoli, Sardaigne (province de Nuoro) : nous sommes à la terrasse du *Bar 2000*. C'est le début d'une longue soirée d'été. Tout le village est là, ou presque, et chacun se connaît. On passe de table en table boire un verre et échanger quelques plaisanteries. Mais la quiétude est sacrifiée sur l'autel de la modernité : un écran de télévision géant est planté au milieu de la place pour rappeler les beautés déjà surannées d'une chanteuse rock américaine. Le son est puissant, assourdissant même. L'espace est massivement meublé.

A dire vrai, le public n'accorde pas une très grande importance à ce *show* télévisé. La danse sarde (*ballu tundu*) n'a pas grand-chose à voir avec ce délire d'impudeur : il n'y a pas si longtemps que, sur cette même place, elle se pratiquait chaque dimanche, en cercle

(*ballu tundu*) et il n'est de fête où elle ne se danse encore.

Durant toute cette soirée, les gens ne fixent guère l'écran. A dire vrai, personne ne semble considérer qu'il s'agisse d'un spectacle (ou d'un exemple) à suivre. Ce n'est qu'un décor sonore encombrant. Chacun en fait le tour comme d'un monument communal, se déplaçant de table en table, seul, entre amis ou en famille, soumettant le plus souvent l'image, d'ailleurs passablement floue, à des commentaires ironiques, bienveillants quoique distancés : en Sardaigne, une moue, un sifflement suffisent à dire ce que l'on pense...

Parfois – et comme pour se mettre un peu à l'écart –, on se rend au bar voisin. C'est celui des *pastori*¹, qui est aussi bruyant que l'autre, mais pour d'autres raisons : les voix, les cris et l'animation sociale sont amplifiés par une acoustique fortement réverbérée (la bière et le vin ne prédisposent guère à modérer le ton). Mais là, au moins, la conversation est centrée sur la vie du pays. C'est aussi en décibels que se mesurent en Sardaigne les rapports sociaux. Les villages où l'on s'ennuie sont les plus silencieux.

Irgoli, sa *piazza* et sa dizaine de bars² constituent un microcosme, où des mondes contrastés s'affrontent : celui

1. *Pastori*, littéralement : "bergers." Mais, dans le français contemporain, le mot "berger" est vidé de son sens et, par manque de références vivantes, véhicule surtout du mythe.

2. Dix bars : c'est une moyenne, pour un village de quelque deux mille habitants. En général, dans les villages de Sardaigne, on compte autant de bars que d'églises (ou chapelles). Il arrive que certains villages aient plus d'églises que de bars (dans l'Oristano notamment), ou qu'ils aient plus de bars que d'églises (en Barbagia surtout). L'ennui caractérise les premiers, l'excitation collective – et les violences qui en dérivent – caractérisent les seconds.

de la ville – américaine en l'occurrence –, riche et paré d'une excentricité de façade, et celui du village proprement dit, qui doit faire preuve d'une imagination bien plus grande : en 1994, c'est encore à lui qu'il incombe de recréer chaque soir ses propres divertissements.

Il faut savoir que, durant ces soirs d'été, on vit beaucoup ensemble et, qu'à Irgoli comme ailleurs, on dirige ses loisirs sur ce que la culture traditionnelle a l'habitude d'offrir : cette culture se définit d'abord comme un art de vivre ensemble¹. Ce soir-là, comme tous les autres, il conviendra, une fois encore, d'y parvenir, à partir de techniques poético-chorégraphico-musicales encore bien présentes dans les mémoires.

LE TENORE

Oh ! certes, depuis le temps que l'on vit les uns avec les autres, on sait ce que le village est susceptible d'offrir en ce domaine : les *pastori* font le *tenore*² (polyphonie à quatre parties) comme le faisaient leurs pères. Ils chantent surtout pour eux, entre eux, et toujours entre amis. Parfois ils se produisent durant les

1. Et – je dirai même plus – comme un “art de s'émouvoir ensemble”, autour d'une production qu'à tort ou à raison on considère comme sienne. Dans cette perspective, la culture doit d'abord être vue dans sa dynamique intégrative. De toutes les danses que les musiciens de Sardaigne savent jouer ou chanter, il en est toujours une, au moins, qui bénéficie du pronom possessif – *ballu “nostru”*. (Sur cette question, cf. notamment mon livre : *Musiques en fête*, Société d'ethnologie / Klincksieck, 1994.)

2. On notera que le mot est singulier et que, lorsque la pensée sarde est respectée, on parle *du tenore* car, même s'il se compose de quatre voix, l'unité (du chœur) est soulignée par la grammaire de la langue ; il s'agit de produire, à quatre, un seul et même son (*suono*).

grandes fêtes du pays et de la région. Les villages de Sardaigne ont en effet l'habitude de maintenir des contacts avec leurs voisins, précisément en invitant chanteurs et danseurs des villages alentour pour leurs fêtes respectives. Plus récemment, l'internationalisation des domaines folkloriques et la mise en spectacle systématique des mondes de la planète ont conduit le *tenore* d'Irgoli jusqu'en Espagne et en France. Au début, ce ne fut pas facile. Lorsque cela se produisit pour la première fois (en 1990), les gens d'Irgoli craignaient que les *pastori* ne sachent pas tenir leur place sur une scène de spectacle. "Certes, ils n'auront jamais la *sicurezza* des grands professionnels..., disais-je alors, et cela ne sera pas plus mal..."

Car le *tenore* d'Irgoli a moins de métier et surtout moins de prestige que celui du village de Bitti (celui-ci, on l'entend partout : en France, en Amérique et même au Japon). Celui d'Irgoli est composé de jeunes, qui savent chanter dans un style pleinement local sur des textes dont ils sont parfois les auteurs. Quoi qu'il en soit, leur harmonie (sociale et musicale, car les deux vont de pair) est suffisamment belle pour que d'autres chanteurs du pays, ayant encore en mémoire des *boghe notte* de grand style, viennent chanter en leur compagnie. Mais surtout, les *pastori* chantent à leur manière, celle de chez eux : ils ne copient pas les voisins, aussi prestigieux soient-ils (Bitti bien sûr, mais aussi Orgosolo ou Fonni) ; ils traitent le chant dans une esthétique locale. Ils sont en outre pleinement *afiattati*¹ et, même s'ils se disputent localement (pour des petites histoires de tous les jours), ou ancestralement (pour des problèmes

1. Parole intraduisible ; sa racine est *fiatto* : "souffle". Des chanteurs *afiattati* chantent "d'un même souffle".

de droit de pacage), ils s'accordent à la perfection et maîtrisent l'art de combiner leurs voix. Ils savent mieux que personne tirer parti des propriétés naturelles de l'accord parfait et travaillent leur timbre de façon que les parties musicales s'encastrent les unes aux autres comme dans une construction massive, au point de n'en faire qu'une : c'est à cette condition que naissent les fusions harmoniques les plus denses et que le chant est beau.

LE CHANT A GUITARE

A proximité de la place, dans les maisons voisines, il y a aussi quelques guitaristes amateurs, disposant d'une technique suffisante pour accompagner le *canto in re*¹ (chant varié exécuté exclusivement en langue sarde et accompagné à la guitare). Avec plus ou moins de réussite, chacun peut s'y exprimer. C'est l'art de compagnie par excellence, puisque chacun, à tour de rôle, peut "entrer dans le chant" pour faire entendre sa *strofetta* (en fait, un distique), avant de laisser sa place au voisin. Les rôles se distribuent spontanément en fonction des présences. Parfois (mais rarement), les femmes s'adjoignent aux hommes, ainsi que quelques émigrés qui profitent de l'été pour retrouver dans le chant un loisir de chez eux. Le "chant à guitare" est diffusé dans toute la Sardaigne, et quelques chanteurs en font profession ; il n'a pour ainsi dire pas de style local ; chacun y va de sa façon, mais sur un modèle unique, d'ailleurs bien connu. Il s'agit donc d'un art individuel

1. *In re* veut dire tout simplement "en ré". C'est le plus commun des "chants à guitare" (*canto a chitarra*) qui a pour particularité de commencer et de finir sur un accord de ré majeur. En pratique, les guitares étant accordées au moins une quarte plus bas que la normale, l'accord est, plus ou moins, sur *la*.

que rendent collectif les nécessités de la fête et les rencontres régulières autour d'une guitare.

Si, au cours de la soirée, on cherche encore un peu, on saura trouver d'autres ressources culturelles locales et demander notamment à untel ou untel d'improviser quelques *ottave*¹ que le chœur saura accompagner : cela fera une belle soirée où pourront alterner les thèmes graves et les sujets de dérision. D'ailleurs, Pietro, le bariste, n'est-il pas poète à ses heures ? Tout comme Giovanni, le menuisier et Gonnario le camionneur. N'est-ce pas le moment de les réquisitionner ? Nombreux sont encore ceux qui peuvent ficeler quelques poésies, en les improvisant *estemporaneamente*, ou en les griffonnant sur le papier. Et, comme pour le "chant à guitare", il existe quelques grands professionnels, poètes de métier, qui se produisent dans les fêtes en s'affrontant dans des joutes, sur des thèmes que leur propose un comité spécialisé. Chacun les connaît et certains les suivent avec passion, retenant leurs réparties les plus belles, à l'aide désormais de cassettophones.

L'ACCORDÉON POUR LA DANSE

Et puis, il y a Totore Chessa – un des jeunes joueurs d'accordéon² les plus brillants et connus de Sardaigne. En cette saison, il est souvent en tournée pour animer un *ballu in piazza* (danse sur la place) ou accompagner quelques *gruppi folk* particulièrement en vogue. Dès

1. Ensemble de huit encasyllabes rimés.

2. Il s'agit de l'accordéon diatonique à huit basses, très adapté à la danse, que l'on désigne par le mot italien *organetto* ou, parfois, du mot sarde *sunettu*, et qui est fondamentalement différent de la *fisarmonica* (gros accordéon chromatique).

lors qu'il est disponible, il faudra le persuader qu'un *ballu* du pays n'est pas fondamentalement réservé aux autres *paesi* de Sardaigne et, encore moins, aux festivals de folklore internationaux (ou du moins pas encore), et qu'enfin, s'il a cette qualité, c'est précisément parce qu'il a été beaucoup dansé au village. Mais, dès lors que Totore est là, deux ou trois accords bien rythmés de son étrange instrument, à la fois si international (par sa facture) et si sarde (par ses modalités de jeu), suffisent à déclencher la danse ; le jeu de variations ne tardera pas à suivre.

Totore est d'ailleurs d'une grande rigueur intellectuelle et musicale ; pour l'ethnomusicologue en quête de précision, c'est toujours un plaisir de travailler avec lui. Car, de nos jours, les règles du jeu ont changé : les rencontres toujours plus fréquentes entre musiciens et le respect toujours moindre porté aux traditions locales invitent à la confusion des genres et des styles. Nombreux sont ceux qui mélangent désormais toutes les danses de Sardaigne et pratiquent une sorte de *lingua franca* musicale. Totore, quant à lui, respecte le *ballu* de son village. Il y apporte, certes, quelques modifications personnelles qui démarquent son jeu de celui du vieux *suonatore* d'Irgoli, mort il y a une dizaine d'années ; mais il a le souci de laisser au *ballu del paese* sa carrure d'origine ; lorsqu'il met son énergie dans l'exécution d'autres danses régionales (il les connaît toutes), il ne les trahit pas. C'est dans cet esprit qu'il fait vivre la tradition.

A Irgoli (dans la province de Nuoro), c'est l'écran géant de la télévision qui menace la place. A Castelsardo (en Anglona), c'est le terrain de foot, situé derrière le cimetière : toutes les funérailles s'accompagnent de *Miserere* à quatre voix d'une stupéfiante beauté qu'exécutent les chanteurs de l'Oratorio di Santa Croce. Or, ces funérailles

ne manquent pas, à l'occasion, d'être troublées par les clameurs du stade. Et, plutôt que de se rendre à une procession dominicale, les chanteurs de l'Oratorio, presque tous amateurs de football, se posent la question : assisterai-je au match, ou irai-je enterrer ce vieux *co-paesano*¹?... Souvent, la discussion est abordée en famille, mais, en tout état de cause, il s'agit encore de partager ses peines et ses joies et, plus encore, d'affirmer une façon d'être ensemble, autant pour accompagner le défunt à sa dernière demeure que pour voir jouer ses amis.

UN ART ENDOGÈNE

En Sardaigne, dans certains villages – sinon dans tous – l'art traditionnel n'est pas mort, même si, pour des raisons trop banales pour mériter d'être évoquées une nouvelle fois, il vit en difficulté. Ici comme ailleurs, cet art associe les gens, sinon dans un idéal communautaire, du moins au sein d'un même espace où chacun tient sa place. Tout se passe comme si producteurs et récepteurs œuvraient ensemble en interférant constamment ; chacun est encore l'expert de l'autre et seule la qualité de cette expertise est susceptible de fonder et de garantir la qualité de la production musicale. Celle-ci tire sa liberté en partie de son autonomie (ou plus exactement de sa capacité à s'autonomiser), mais en étant plus que jamais assujettie à des modes. Elle continue cependant de solliciter des moyens endogènes, en disposant d'énergies qui se donnent en partage. Qu'il s'agisse de divertissement, comme à Irgoli, ou de rituel comme à Castelsardo, on

1. D'ailleurs, durant l'été 1994, où l'Italie passa si près de la victoire du Mondial, on chanta moins que d'habitude.

compte encore sur ses propres ressources : durant les soirées irgolese ou castellanese, il ne viendrait à l'idée de personne de jouer au scrabble, ou au bridge par exemple¹, ni même d'écouter des disques, ni enfin et surtout, de tenir des propos d'un autre monde. Et, tandis que la tradition tient souvent lieu de théorie, les pratiques musicales sont encore denses et riches... pour quelque temps encore.

1. A la fin des années quatre-vingt, Irgoli fut touché par la mode du tennis. En quelques semaines, la mairie dut inscrire près de deux cents personnes (presque tout le monde, en fait). Les règles en usage à Wimbledon ou à Roland-Garros rencontrèrent cependant quelque difficulté à se faire respecter. On jouait à six ou sept, inventant de-ci de-là quelques règles particulières et en refusant notamment de se soumettre à l'autorité d'un arbitre dans la conduite des parties. Durant les dernières saisons, les choses se sont un peu calmées... comme la vogue du tennis, du reste.